

# Chengdu

Tout a commencé par une crise d'urticaire géant... après avoir bu ce jus fluo carotte-gingembre au goût chimique et douteux, et mangé ce plat de fromages soi-disant français, tout aussi bizarre et artificiel. J'avais pris ce jus dans ce genre d'élan plein de bienveillance envers soi-même, qui consiste à choisir sur la carte du menu ce que l'on croit être la meilleure des options « santé », dans une vague idée de régénération corporelle, d'un apport énergétique utile et vital que mon corps accueillerait avec une totale reconnaissance : ce jus devait améliorer la santé de mon corps.

J'avais pris ce plateau de fromages car la France, mon pays me manquait, car cela faisait longtemps que nous étions en Asie, que le dépaysement devenait aussi nostalgie de ce que nous connaissons bien chez nous, que le fromage représentait la générosité, la richesse, la diversité, les subtiles nuances et les plaisirs purs de la gastronomie française, et que nous n'avions pas goûté à un seul met qui ressemblait aux nôtres depuis deux mois : ce plateau de fromage devait améliorer la santé de mon esprit.

Il furent tous deux au commencement d'un ineffable cauchemar dont la maladie, le sentiment que la santé nous échappe comme jamais, fut au centre, et me confrontant à ce que fuit et rechercher tout voyageur : l'angoisse à l'idée d'avoir à mourir un jour.

—

L'urticaire fut soudain, apparu le soir dans cette chambre étriquée, moite et malodorante du Mix hostel, pendant que nous regardions ce film coréen qui servit de gentil et divertissant décor à la très désagréable situation ; et le regard d'Hélène, peu soucieuse ordinairement et à juste titre de mes poussées d'hypochondrie, tout à coup inquiète et étonnée de constater une réaction aussi impressionnante et brutale sur mes épaules, mon torse, l'arrière de mes cuisses et mon visage, le fond de son regard soudainement impliqué dans un mal qui me frappait, et dont

l'expression était explicite, son visage à cet instant fut un premier choc. Nous ne savions pas encore dans quoi nous étions embarqués.

—

Les lampions rougeoyants des rues de Chengdu m'éblouissaient ; les carrefours effrayants des mille mobiles aux critiques allures, fourmillant d'indifférence à nos maux, pesaient aussi sur la détresse continue de nos âmes plissées par la fatigue et l'angoisse ; la lourde lumière, affreusement jaune, les humides poussières et les fumées brunes d'échappement, les caractères illisibles et beaux dans le lointain, sans secours ; une ville grouillante d'automatismes, hurlant son quotidien affairé, sans secours.

Une nuit alla trop loin, pour moi plus loin que jamais auparavant. Allongé, baignant d'inquiétude, mon corps bat et se débat contre un mal qui le ronge et qu'il ignore. Le monde se met à valser, le plancher des vaches se liquéfie, les échanges avec l'air et l'eau nécessaires se resserrent, se changent en lutte : flanche tout ce qui supporte l'esprit. L'on me traîne aimablement vers un nouvel hôpital, que l'on espère toujours plus sûr que le précédent. Les phares oranges des taxis et des fuyants réverbères relèvent l'opacité de la nuit noire. À l'entrée, un jeune gardien joue follement sur son portable, seul dans sa cabine d'obscurité, et les couleurs vives et saccadées de sa machine-idole se reflètent sur son visage, lui donnant des airs démoniaques. Il rit aux éclats, ivre de minuscules victoires. On nous laisse passer.

Depuis deux jours déjà, nous avons vu le fil du temps se rompre et nous entraîner dans une course effrénée à travers la ville. Tout ce qui était malsain était subitement devenu poison. Après que la peau sur mes membres se soit recourbée en bulles écarlates, plaquée de hargnosités mouvantes et imprévisibles, presque occultes, contorsionnant ses pores en une géante araignée cramoisie cherchant à échapper à notre regard, et pourtant laissant par la trace de son passage la certitude d'avoir longtemps conquis les lieux, accompagnée de centaines de ses semblables, cachées dans les recoins ici-et-là, conscientes d'avoir trop voulu coloniser un corps qui n'en peut plus et finit par se révolter par sursauts ; après que ma peau altérée, révélant une crise longtemps latente, ait crié ses mille démangeaisons et trouvé le rythme lent de ses apparitions, comme coups de pinceaux invisibles appliquant les tracés bien réels et fugaces de leurs mouvements, rougissant nerveusement mon torse et mon cou, les paumes de mes mains, mon visage,

comme si un spectre indien était parvenu à exprimer son trépas, passant de la dimension des morts à celle des vivants par une permission mystérieuse, et s'énervant sur mon corps en artiste vengeur depuis ses sphères lointaines, heureux de trouver un nouveau cobaye à rudoyer ; entre les mains de ce démon dont c'était l'heure, dis-je, de me faire payer tout les méfaits dont j'ai pu être l'auteur, le souffle coupé et l'âme nauséuse, nous voilà, Hélène prête à comprendre l'incompréhensible pour nous sortir d'enfer, bientôt dépassée par le chaos, mais jamais en retard d'empathie et de dévouement, Hélène admirable donc, et demi-moi, plongeons cette nuit dans un nouvel espoir de soins efficaces, lourds d'une malédiction brutalement déployée.

Entrée dans l'enceinte du nouvel espoir, lumière de néons verdâtre, odeur de javel et de sang. Devant nous, un nouveau médecin habitué aux arrivées dramatiques – la nôtre le fut à peine, nous étions trop fatigués. Pourtant il vaut mieux être comédien en pays étranger quand on ne parle pas la langue, surtout dans l'urgence. Nouvelle ponction dans mes bras tremblants – on cherche la veine qui n'a pas encore été piquée, on renonce et on pique encore dans un des trous de la veille – on nous propose une chinoiserie de diagnostic et une solution qui n'aura de sens pour nous qu'en application. Nous acquiesçons. Nous acquiesçons de tout pourvu qu'on nous soulage.

La nuit aux urgences est plutôt calme cette fois. Nous chauffons longtemps les sièges en plastique à échanger par dessins avec qui nous accompagne ; nous nous laissons guider, nous cherchons du regard qui saura nous comprendre, au-delà des mots abscons et des mimiques opposées à celles qui nous viennent naturellement, nous puisons dans nos instincts de survie la science de ce qui se partage entre tous les hommes, les gestes univoques, ce qui reste quand tous les signes superflus qui font l'essentiel de la vie humaine tombent devant la possibilité qu'ils ne soient plus possibles pour quelqu'un, les élans universaux du malheur qui partout se reconnaissent – et nous savons aujourd'hui que partout, partout les hommes sont des hommes, et viendront en aide à un semblable qui en a besoin.

Seconde consultation aux résultats sanguins : on ne nous renvoie pas à l'hôtel. Nous allons avoir un traitement cette nuit, tout traitement sera le bon. Soudain, un bruit violent derrière nous nous arrache à la conversation déjà malaisée. Le médecin se fige, mais reste de marbre, il connaît ce genre de situation. Un homme crie sa colère et frappe tout ce qu'il peut ; il avait renversé la grande poubelle remplie à ras-bord dans le couloir, en nous retournant nous avons vu se déverser

jusqu'à l'entrée du cabinet les déchets roulant sur le sol. Maintenant deux hommes essayent de le maîtriser. Il est manifestement ivre, et sa constitution imposante le rend dangereux. Chacun ici est livide, mais tout le monde se contrôle, à moins que ce ne soit de la pétrification. Nous comprenons que son ami est au bloc, vers lequel il veut se diriger dans un élan révolté de confusion et de désespoir. On lui interdit sagement de déranger les chirurgiens, il peine à comprendre. En entrant dans l'hôpital, nos pas avaient glissé sur des tâches de sang nombreuses et fraîches, dessinant un chemin précis jusqu'au bloc. Avant qu'un infirmier ne ferme la porte, nous avons aperçu le malheureux endormi, ensanglanté, entouré de blouses blanches sérieusement affairées. Un coup de couteau – nous mime en riant le chengduan sympathique qui nous accompagnait. L'image nous restera longtemps.

La nuit fut longue. Les tuyaux s'emmêlent pour parvenir jusqu'aux veines et aux bronches. On me branche, on me fait respirer, on m'aide à calmer le feu de cette nième réaction, on soulage ma douleur. Nous attendons jusqu'au petit matin que les produits passent dans l'organisme, six heures en tout. Je me tourne et me retourne sur la planche, attaché comme un prisonnier à la chaîne dont je fais dépendre ma vie. Pas un mot encore à ma famille à laquelle je pense le coeur gonflé d'amour et de détresse. Hélène est toute ma famille, attentive, patiente, sa bonté m'enrobe et je la vois sombrer dans les limbes de son propre épuisement sur le lit voisin. Les infirmières le lui ont autorisé, elles nous rassurent par leur sourire et leur application. La froide lumière matinale réveillant lentement l'étouffante chaleur de Chengdu, le chant mélodieux des premiers oiseaux, les murs verts de la piole, les autres patients silencieux, le va-et-vient des infirmières remplaçant la perf, notre solitude : l'image nous restera toujours.

Nous repartons, fébriles, pleins d'espoir de guérison. Je tient à peine debout, Hélène est d'une force étonnante. Nous réunissons ce qui reste d'avenir en nous et décidons de changer d'hôtel : tout bon renouveau doit s'accompagner d'un bond superficiel dans un lieu différent, comme pour entériner la résolution en rayant de sa carte les lieux maudits par l'expérience mauvaise, et retrouver sa propreté d'âme dans un endroit vierge de toute influence connue. Si nous avions su ce qui nous attendait encore, peut-être serions-nous aujourd'hui déjà de retour.

—

Dernier recours devant l'opiniâtre pression des événements : quitter la Chine en catastrophe. Un avion nous attend pour nous mener à cet ailleurs qu'on croyait jusqu'au bout pouvoir trouver ici.

Les soubresauts pâlistants de la nuit nous emmènent encore aux rives d'un regroupement de blessés. Nous avons tout donné, nous préférons désormais par-dessus tout la proximité des sauveurs. Après une série de tremblements nouveaux, entrecoupés de remontées dérivantes à la surface, nous laissant penser que le déluge fut derrière nous, submergés derechef par une vague nocturne donc, méchamment insouciant de la brutalité de ces orages à répétitions, inconscients de la persévérance ridicule de leurs attaques, nous n'en pouvons plus d'apnées. On nous entoure chaleureusement depuis la France, on nous supporte parce que les causes du mal nous échappent, on nous soutient parce que les corps qui s'emballent sont effrayants ; accompagnés dans notre dérive, on nous propose des caps, puis des phares, et des ports enfin.

Nous arrivons à l'embarcation l'esprit plein d'ineffables péripéties, repensant à cette extrême matinée de la veille, où il fallut prendre un impérieux repos sur le sol du parking hospitalier, étouffés d'air moite et d'incompréhension devant tous ces étudiants chinois plein d'ardeur à démarrer leur journée ordinaire, parfaitement habitués aux déchets humains accroupis sur le trottoir de la rue qu'il prennent chaque jour ; où, campés sur les blocs de béton du campus, les yeux au ciel, trop épuisés pour implorer autre chose qu'une petite heure de sommeil, le minimum pour parvenir à marcher encore, nous restions juste tous les deux à se tenir alerte, jamais tout-à-fait vaincus, mais proche de l'abîme qui nous tendait les bras, à se nourrir de l'espoir de plus en plus douteux du lendemain ; et à la nuit que nous avons passée, branchés encore aux aiguilles qui délivrent leur goutte avec minutie, jusqu'aux violentes inspections des infirmières débordés, mal assis entre mille plaintifs parfois délirants, parfois assoupis, partout autour de nous des chinois malades, prompts à se saisir des chaises restantes pour ne pas passer débout leur longue nuit de perfusion.

Nous ne sommes pas seuls, la souffrance est le sort de tous les hommes. A un moment donné nous tombons tous dans le malheur à lutter pour la vie contre celui qui souffre d'un mal comparable, exigeant pour lui son médicament, cherchant à être le premier de la file dans un instinct bestial, parce que le cri du corps n'attend pas et que les soins sont limités, parce que l'idée de la mort écrase par sa dimension infinie une conscience excitée par la survie, tandis que la matière dont

le corps a besoin pour reprendre son rôle est dramatiquement réduite ;et cet incompréhensible contraste abêtit les hommes en leur rappelant la condition qu'ils furent merveilleusement, et les rend méconnaissables et terrifiants. Toutefois, portés aussi par l'idée que les tristesses du destin nous relient à l'humanité toute entière, depuis son commencement, quand elle fait face à ce qu'elle préfère ne pas voir, et qui la pousse à réinventer la vie, le bonheur alors devient l'absence de ce malheur qui nous a marqué, et par opposition nous apprend les secrets manquants de la joie.

L'avion décolle et il semble que nous soyons dedans.

*Hugo*